

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'ANNÉE 1877

L'année qui vient de s'écouler n'a pas été pour le spiritisme moins favorable que les précédentes. Nous allons passer rapidement en revue ce qui a été fait pendant ce laps de temps pour notre doctrine.

Rappelons d'abord que l'année a commencé par un fait heureux. M. Leymarie, notre estimable frère en croyance, a été mis en liberté le 22 janvier. « Libre depuis le 22 au matin, nous écrivait-il, j'ai senti la réaction opérée sur un homme par l'air un peu plus pur que celui d'une casemate. Beaucoup de visites. Depuis neuf mois j'étais toujours seul, au silence complet. » La fin de l'épreuve de ce frère si dévoué a été pour nous un véritable soulagement. Car nous n'étions pas du petit nombre de ceux qui l'accusaient.

Dans la même lettre et à propos du journal *Le Chercheur*, que nous avons fondé le 1^{er} janvier, M. Leymarie disait encore : « Nous applaudissons à la nouvelle feuille, qui, nous le croyons, fera tout son possible pour la défense de la cause ; pour le progrès de la masse, qui ne sait pas encore ; pour l'initiation toujours plus accentuée des penseurs réels. A vous, amis, mes vœux bien sincères. »

Nous avons fait ce qui était en notre pouvoir pour rendre notre modeste journal intéressant et instructif. Nous sommes heureux si nous avons pu faire quelque bien, si nous avons jeté la bonne semence dans quelques intelligences. Nous espérons pouvoir faire davantage avec la présente Revue, et nous demandons au début de cette année que la Divinité veuille bien bénir nos efforts et les diriger toujours vers un noble but.

En même temps que nous commençons la publication du *Chercheur*, M. le docteur Dupuis créait le *Galiléen*. Ce journal avait pour but la rénovation religieuse. Le mot spiritisme effrayant beaucoup de gens, M. Dupuis voulait les y amener petit à petit, sans le leur dire, et ne voulait leur lâcher ce grand mot qu'en temps opportun. Mais notre frère avait entrepris un travail au-dessus de ses forces. Le 11 mai la mort emporta dans un monde meilleur ce vaillant orateur et propagateur du spiritisme. C'est alors que nous acceptâmes la continuation de son journal, qui a paru jusqu'à la fin de l'année.

La presse spirite de la Belgique comportait donc en janvier quatre journaux spirites : *De Rots*, le *Messenger*, le *Chercheur* et le *Galiléen*.

Cependant il faut croire que le besoin de lumières plus abondantes encore se faisait sentir en notre pays. Nos frères de Bruxelles firent paraître, le 15 mars, le *Moniteur de la Fédération Belge Spirite et Magnétique*. On dirait, à certaines époques, que la Providence veut absolument que la vérité se fasse jour, malgré le mauvais vouloir des hommes intéressés à la cacher. C'est alors qu'elle suscite, chez certains êtres privilégiés, pourrait-on dire, ce besoin d'expansion qui fait qu'ils se servent de tous les moyens pour exprimer leurs idées. C'est ainsi que, outre ces organes de publicité dans notre pays, quelques hommes de bonne volonté ont donné des conférences spirites qui ont produit les meilleurs résultats. Il est seulement à regretter que ce moyen de persuasion ne soit pas ici plus répandu. Il est fort utilisé dans certains pays, comme aux Etats-Unis et en Angleterre.

Pendant l'année 1877, le spiritisme s'est répandu très-rapidement en Espagne, en Portugal, au Cap de Bonne-Espérance, en Californie, dans la République de Yucatan (Mexique), dans les Etats du Rio de la Plata et même en Chine.

Nous avons eu connaissance de l'apparition des journaux suivants, publiés exclusivement pour la vulgarisation du spiritisme. Ce sont : *Philergos*, à Constantinople, *La Lumière*, à Melo (Uruguay), *La Voz de la Verdad*, à Memphis (Etats-Unis), *La Discussion*, à Gualajajara (Mexique), *Danst Nykirk-Tydende*, au Danemark.

Les livres suivants, aussi exclusivement spirites, ont paru pendant l'année : *Conférences données à Ostende*, par le D^r Dupuis ; *Recueil de prières spirites*, par la Rédaction du *Chercheur* ; *Le ciel et l'enfer*, traduit en anglais par miss Anna Blackwell, et en hollandais par M. Plate ; *Le Livre des Médioms*, traduit en allemand, à Leipzig ; *Un Fait, la Magie et le Spiritisme*, par M. Baldomero Villegas (en espagnol) ; *Interno ai Fenomèni Spiritici*, par Rossi Pagnoni (en italien). Plus une grande quantité de livres inspirés par le Spiritisme, parmi lesquels il faut citer particulièrement : *Jean Dacier*, par Ch. Lomon ; *Les Terres du Ciel*, par Camille Flammarion ; *L'Art d'être Grand-Père*, par Victor Hugo.

Une foule innombrable de journaux ont parlé de notre doctrine, les uns l'approuvant ouvertement, d'autres avec réserve et d'autres encore la poursuivant avec fureur. En Belgique, parmi ceux qui nous ont été tout-à-fait favorables, nous pouvons citer *l'Avenir de Spa*, *l'Ostendais* et *la Rénovation religieuse*.

Le docteur Slade a eu le pouvoir d'émotionner, par ses expériences surprenantes, toute la presse belge et même étrangère. C'est réellement dommage que des médiums de cette force ne se présentent pas chez nous. Et cependant nous aimons mieux les séances à la française que les séances à l'américaine ; car nous ne cesserons de réprouver, quoi qu'on dise, l'exploitation de la médiumnité. Nous préférons toujours le spiritisme d'Allan-Kardec, qui élève l'âme,

à ces exhibitions, chèrement payées, d'Esprits assurément inférieurs, exhibitions qui n'ont pour résultat que de contenter la curiosité désordonnée des gens riches.

Mais laissons ce terrain brûlant, nous réservant d'y revenir une autre fois.

Nous nous résumons et nous constatons avec plaisir que partout on travaille, que sur tous les points du globe un vent nouveau souffle sur les antiques brouillards de l'erreur. Bientôt la lumière céleste brillera d'un pur éclat et régénérera notre pauvre humanité. Soyons unis dans le travail, pour que nous le soyons dans la joie du triomphe. Purifions-nous pour ne pas être indignes de voir les jours qui se préparent.

CH. MARCO.

LE SIXIÈME SENS

Talonnés par la vérité qui les suit et qui incessamment gagne du terrain sur les préjugés qui les dominent encore, ceux que l'existence de l'âme gêne dans leurs croyances négatives ont inventé le *sixième sens*. Que voulez-vous? Quand une force se manifeste d'une manière irréfutable, il faut bien lui donner un nom, et si le nom généralement admis déplaît, on en cherche un autre. Le mot âme semblant porter en lui une idée de survivance au corps matériel et même d'immortalité, les hommes à qui ces choses déplaisent l'ont remplacé par la qualification de sixième sens. Va donc pour le sixième sens. Ils ne croient pas à l'âme, ils se moquent de l'Esprit, mais ils se prennent sérieusement à étudier le sixième sens, ce qui est fort heureux pour eux, car c'est par cette étude féconde qu'ils se rattacheront indubitablement aux vérités éternelles.

Etudions donc avec eux cette force dont l'existence est bien constatée, force intelligente et soumise à la loi morale, ayant, suivant les attributs de sa nature individuelle, des qualités morales plus ou moins avancées, susceptible de joie ou de tristesse, ressentant le bonheur et le malheur, indépendante du corps matériel. Quoi encore? Ayant précédé l'existence de ce corps et étant destinée à lui survivre, de plus étant l'artisan qui l'a fabriqué à son image morale ou selon les besoins de sa destinée d'un jour. Nous savons bien que tous ceux qui admettent l'existence de ce sixième sens, (ils seront bien forcés un jour de l'appeler sens spirituel ou plutôt sens spirite), n'admettent pas également ses qualités nécessaires. Beaucoup le considèrent comme une force consécutive de la matière corporelle organisée, comme puisant son existence dans l'agencement des organes corporels.

S'il en était autrement, ils reconnaîtraient l'existence de l'âme, chose dont ils se défendent avec la dernière énergie. Cependant si cette force, en dehors de la force matérielle du corps, si ce sixième sens, supérieur aux autres par la nature de ses perceptions, et par la nature de son action admirable, était un dérivé de ces mêmes sens, de cette même force matérielle, pourquoi faudrait-il que tout cela fit silence, en quelque sorte, et restât comme anéanti au moment de cette action que les hommes même les plus familiarisés avec elle traitent de merveilleuse ? Il y a là pour beaucoup de magnétiseurs un problème dès longtemps résolu par le Spiritisme. Pourquoi ce sixième sens, qui n'a point d'organe apparent dans la machine humaine, qui en est indépendant autant qu'il soit possible de l'être, qui n'agit jamais mieux que lorsque les autres sens sont endormis, dont l'observateur ne peut constater la présence qu'en ce moment, ne serait-il pas préexistant au corps ?

Rien ne s'y oppose ; indépendant du corps et en même temps son maître, quand il se retire de lui, la vie apparente se retire aussi, il le laisse dans une immobilité et dans une insensibilité qui sont l'image de la mort ; s'il restait un assez long temps absent de cette machine inerte, les organes corporels finiraient petit à petit par ne plus fonctionner et la mort corporelle se déclarerait inévitablement. Et, lui, ce sens lucide entre tous, sans lequel les autres sont impuissants à remplir le rôle qui leur a été dévolu, serait-il éteint aussi ? Qui oserait le prétendre ? Il a toutes les apparences et la réalité de la vie pendant que le corps a toutes les apparences de la mort ; dans ses moments de dégagement, il n'est soumis à aucune des douleurs corporelles qui affligent l'être humain, il est tellement indépendant du corps que souvent, dans les consultations qu'il donne, il parle de sa machine corporelle à la troisième personne. Je sais bien qu'on peut dire à ceci que ce n'est peut-être pas lui qui répond par sa propre bouche ; mais si ce n'est pas lui c'est un autre être de même nature, ayant conscience de lui-même, et d'une intelligence incomparablement plus lucide que n'est l'homme dans son état habituel dans la vie de relation.

Or si c'est un autre être invisible qui répond pour lui, ce ne peut être qu'un Esprit, un ami, un être peut-être plus éclairé que lui, pouvant donner des conseils meilleurs et plus féconds en bons résultats. Et s'il n'en est pas ainsi, qu'est-ce donc ? Comment le phénomène se produit-il ? Quelle est sa cause, quelle est son origine ? Un fait hors de contestation, c'est que ce *sixième sens*, le plus souvent assez obtus quand il se trouve en quelque sorte enfermé dans les liens corporels, devient d'une sensibilité souvent exquise

lorsque, par une cause quelconque, naturelle ou artificielle, il parvient à s'en dégager. Les liens corporels atrophient donc et oblitérent l'intelligence au lieu de lui donner de la force et de la lucidité. Dans les faits de somnambulisme naturel ou artificiel, l'être qui répond à l'interrogateur est un être humain plus libre de lui-même que lorsqu'il parle sous l'influence corporelle ; sa lucidité, qui touche pour ainsi dire au merveilleux, constitue un état réel qui n'a rien d'hypothétique pour quiconque a su observer et voir.

Qu'est donc cet état si ce n'est celui-là même dans lequel l'Esprit se trouvait avant de se courber au joug de la chair, dans lequel il se trouvera après une nouvelle délivrance, en tenant compte du progrès accompli ? Car ce sixième sens qu'on accorde à l'homme, nous croyons avoir démontré que l'homme n'en jouit que médiocrement et même fort peu dans son état habituel, et il est à la connaissance de tous les expérimentateurs que les somnambules, à leur réveil, ne conservent aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant le dégagement. Ce sens n'est donc pas au service de l'homme corporel. Qu'est-il donc et quelle est sa raison d'être pour l'immense majorité des hommes qui n'en ont jamais eu la connaissance et qui encore moins en ont fait sciemment usage ? Que serait cette flamme qui brûlerait silencieuse et inutile, éternellement sous le boisseau pour la plupart des êtres qui la possèdent ? Le Spiritisme a dès longtemps donné la solution de ce problème que lui seul pouvait élucider. Cette flamme intelligente, ce sixième sens lucide, cet Esprit préexistant et survivant à cette forme corporelle dans laquelle certains préjugés voudraient voir tout l'homme, cet inconnu qui a été traité de mythe par les uns, de merveilleux par d'autres, interrogé, a répondu.

Libre ou encore enchaîné par les liens corporels, il a dit ce qu'il est, il a montré clairement sa nature actuelle et son mode d'action, et s'il est resté muet sur ce qui touche ses origines, c'est que l'intelligence humaine ne peut pas tout connaître et tout embrasser ; c'est que des limites de moins en moins infranchissables se posent devant elle. Ce qu'on ne connaît pas aujourd'hui, on le connaîtra demain ; ce qui s'enveloppe encore maintenant des voiles du mystère, se montrera plus tard à découvert ; mais à ces mystères d'autres mystères succéderont. N'est-ce pas là ce qui fait le charme de l'étude et de l'existence humaine ? Le sixième sens, ce sens merveilleux qui sort du rayon restreint de l'activité corporelle pour aller explorer les plus lointaines régions à sa portée, pour aller ravir à la nature ses plus précieux, ses plus utiles secrets, a parlé. Il a parlé dans les vivants

et dans les morts, et chez les uns et chez les autres, chez les derniers comme chez les premiers, il a dit :

« Je suis, j'existe, j'agis ! Je ne suis pas, comme on l'a pensé, un attribut, une dépendance d'un être matériel qui naît, vit et meurt au vu et su de tout le monde.

» Je ne suis pas à proprement parler *l'intelligence* de cet être éphémère, c'est moi qui suis l'être véritable, intelligent et libre. Le corps est mon instrument d'un jour, je m'en sers pour les besoins de mon avancement personnel et pour celui des autres, car une étroite solidarité nous unit. La solidarité, grand mot et chose plus grande encore, est la loi commune ; elle est le résultat nécessaire de tous les mystérieux principes de l'éternelle création. Elle est le dernier mot de la science religieuse de l'humanité sur la terre. »

Voilà ce que dit ce sixième sens, que les spirites nomment Esprit, et qui sera plus tard considéré comme tel par tout le monde. Chaque jour de nouveaux phénomènes se produisent dans cet ordre d'idées ; la connaissance et la constatation de l'action fluidique ouvriront à l'humanité des horizons nouveaux d'une sérénité remarquable et que les aveugles passions du passé seront désormais impuissantes à troubler.

DES AVANTAGES DE LAVERTU

Œuvre posthume du Dr DUPUIS.

Fidèle à notre mission, nous trouvons qu'il n'est jamais inutile et ennuyeux de répéter sous toutes les formes les grands préceptes moralisateurs du Christ. L'instruction du peuple, de l'humanité ne fera de progrès qu'autant que nous nous serons bien pénétrés des idées de justice et d'amour que Jésus a émises. Ces données resteront toujours le code moral régulateur de tous les besoins des hommes ! Si nos sujets ne sortent pas de ce cadre évangélique, c'est que nous sommes persuadé que sans l'édification et la moralisation il ne peut naître aucun élan généreux dans le cœur des peuples ! Aussi est-ce avec la plus grande confiance que nous nous adressons au cœur et non à la matière. Nous mettons de côté toute considération matérielle et nous n'envisageons la vie que sous sa vraie forme ! Nous vous répétons, parce que cela est la vérité, que notre existence actuelle est une expiation ou bien une épreuve, et que nous devons dans cette phase traversée par notre Esprit, notre âme, être dignes enfants de Dieu. Le bien étant notre préoccupation constante, il nous fait concevoir ce qu'est ce bien. Et qu'est-ce qui nous conduit à ce bien ? c'est la morale, la vertu. Nous vous dirons aujourd'hui quels sont les avantages de cette vertu, que vous admirerez et chercherez à obtenir. Vous comprendrez le motif de nos

douleurs, et pour que ces douleurs soient profitables il nous faut partir en lutte contre le mal, armés de la vertu.

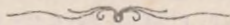
Vous dire ce qu'est la vertu est inutile, car ce serait vous répéter ce que je vous disais au sujet de la charité, de la fraternité, de l'amour de Dieu et du prochain ! Ce que je désire c'est vous faire sentir et apprécier les avantages de cette vertu. Non, la pratique du bien, du juste n'est pas aussi ingrate que nous semblons le croire ! Que de bonheur intime l'âme ne récolte-t-elle point en s'épurant ! Plus nous nous moralisons plus nous comprenons Dieu, plus nous l'adorons et plus nous aimons nos frères, créatures de Dieu comme nous ! En effet, l'homme vertueux a déjà cette première consolation : faire le bien pour le bien ; et puis cette autre qui apporte cette félicité inconnue du pervers : se connaître soi-même. Oui, la vertu nous donne la connaissance de nous-mêmes, elle nous indique quels sont les points défectueux de notre cuirasse. Notre âme est mise à nu devant notre jugement et nous pouvons toucher du doigt nos défauts, nos vices. L'orgueil est toujours réprimé par la vertu, et cette répression accomplie nous récoltons comme récompense, comme avantage, la tranquillité d'esprit, la sérénité d'âme dans tous les faits de la vie. Si quelque frère peu bienveillant nous froisse par des actes ou des paroles malveillantes, possédant la vertu, nous lui pardonnons. Le faux amour-propre des orgueilleux n'existant plus, nous ne prenons aucune préoccupation de ce qui a été fait ou dit, car notre conscience ne nous reproche rien. Partout nous avons le repos matériel et notre cerveau ne se fatigue point dans les caresses d'idées de vengeance. Nous pardonnons et prions pour le frère injuste et notre constante préoccupation est de le ramener au bien. Que de maux et d'afflictions sont causés par le dépit, l'idée de vengeance et l'amour-propre mal placé ! Si nous possédions la vertu nous ne nous exposerions point à toutes ces afflictions douloureuses et pénibles. Oh ! que de fois l'orgueilleux altier et dédaigneux n'a-t-il point dû subir les excès de son caractère. S'il avait été vertueux, c'est-à-dire humble et fraternel, il se serait évité ces luttes intérieures qui viennent user bien souvent son cerveau, car nous avons vu la folie être quelquefois le résultat de cette vanité.

Est-il vertueux celui qui, vivant pour lui, tue son corps au contact des jouissances matérielles ? Pour lui la vertu n'est qu'un mot qu'il définit à sa façon. Ne pas être en opposition avec les goûts du milieu dans lequel il vit et se soumettre strictement à l'observance des lois du pays qu'il habite, voilà, pour l'égoïste, la vertu. Aussi comme il use ce pauvre corps, cette prison donnée à l'âme afin de lui faire expier ses fautes ! Toutes ces misères endurées par ces hommes, qui ne vivent que pour eux ou pour leur petit milieu, sont le résultat de la non pratique de la vertu ! Si cet égoïste était charitable, doux et fraternel, se livrerait-il à tous ces excès qui l'usent. Non certes,

ne jouissant pas immodérément, il n'aurait pas à souffrir. Il trouve dans son genre de vie la punition de ses fautes et bien souvent il s'en prend à d'autres de ce dont il est responsable. Mais, me direz-vous, est-il possible d'être assez vertueux pour mettre en pratique toutes ces lois morales ? Je vous répondrai, oui ; car il faut vouloir. Le début sera difficile, mais l'assistance divine aidant, vous vous complairez dans l'accomplissement du bien au fur et à mesure que vous vous épurez moralement. Pour ne prendre que des exemples sur cette terre, je vous demanderai si l'homme irascible, emporté, colérique est sujet aux affections congestives, pourquoi cet homme s'adonne-t-il à la colère ? Pourquoi suit-il son penchant mauvais ? S'il a une volonté, c'est afin de la faire agir et pour réprimer ses tendances mauvaises. Cet être irritable se plaint de l'irritabilité de ceux qui l'entourent, mais qu'il soit plus calme et il imposera la douceur, et les motifs d'emportement disparaîtront. La matière, m'objectera-t-on, est cause de tout cela. Que non ! le corps n'est que l'esclave de l'Esprit, de l'âme, et c'est votre Esprit que vous devez réformer ; ne cherchez pas à vous en prendre au corps qui n'y peut rien. Vous avez le libre arbitre, et, en vertu de ce don divin, vous façonnez votre enveloppe matérielle aux exigences de vos tendances spirituelles. Si vous vous en prenez à votre corps, c'est que vous voulez une excuse à vos vices. Nous sommes ainsi habitués dans nos milieux mondains : nous ne voulons jamais nous donner tort.

A ce sujet, permettez-moi quelques réflexions sur la manière de voir de beaucoup de personnes. Bon nombre d'hommes pensent que la perfection morale consiste dans la macération du corps. C'est là une grande et fatale erreur. Ainsi vous avez d'un côté ceux qui veulent martyriser le corps, le dompter, le terrasser, ce sont les ascétiques. D'un autre, ce sont les matérialistes qui annihilent l'âme, l'avilissent et la font sujette de la matière, quand ils ne la nient point. Je ne crains pas de dire que ces deux doctrines sont aussi insensées l'une que l'autre. Ces violences sont d'une inutilité frappante pour tout homme sérieux. Près de ceux-ci se placent les indifférents. Dans leur froideur outrageante pour les œuvres de la création et, par contre, pour le Créateur lui-même, ces êtres sans initiative, sans bons mouvements, sans élans n'ont aucune conviction. Ils n'ont aucune grande passion ; ils aiment avec une tiédeur repoussante et jouissent avec économie et parcimonie des bienfaits du Père céleste. Aucun de ces partis n'est dans le vrai, car ce n'est pas ainsi que Dieu, par la bouche de Christ, nous a enseigné la sagesse ! Ainsi le spiritisme vient vous rappeler ces nobles maximes en vous les développant et vous donner la science de vivre selon Dieu, c'est-à-dire vertueusement. Notre doctrine, comme l'a tant répété Allan Kardec, pendant son existence au milieu de nous, vient vous montrer les rapports qui existent entre l'âme et le corps ! Elle vous indique

quelles sont les relations intimes de ces deux produits sortis si différents des mains du Créateur. Vous apprenez par le Spiritisme que l'âme se trouve être la prisonnière. Elle est captive dans la chair et si sa prison n'est pas en état de la contenir c'est qu'elle est mauvaise et de là, nuisible à l'expiation, à l'épreuve. Notre évangélique doctrine vous dit que soigner le corps est pour nous une obligation, un devoir ; cette enveloppe se trouvant dans des alternatives de santé et de maladie influe sur l'âme. Le corps doit être sain, dispos afin que l'Esprit s'aperçoive le moins possible de la captivité.



LES FUNÉRAILLES CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES SAUVAGES

Sir Samuel White Baker signalait dernièrement des coutumes singulières qu'il vient d'observer dans l'Oungoro. Là, quand un roi meurt, le cadavre est déposé sur un cadre de bois vert, semblable à un gigantesque gril, au-dessus d'un feu bas qui le dessèche lentement. Une fois momifié, on l'enveloppe dans une toile d'écorce neuve et on l'expose dans une grande hutte construite pour la circonstance.

Les fils se disputent le trône. La guerre civile peut se prolonger pendant des années ; mais durant cette période d'anarchie, le corps du feu roi reste sans sépulture. Enfin, quand la victoire s'est décidée en faveur de l'un des fils, le vainqueur vient visiter la hutte où se trouve le corps de son père. Il s'approche du cadavre et plante en terre le fer de sa lance qu'il laisse ainsi fixée près de la main droite du roi, ce qui est un symbole de victoire. Une fois monté sur le trône, les funérailles de son père doivent être son premier devoir.

On creuse une tranchée assez grande pour contenir quelques centaines d'individus, et que l'on garnit d'écorce tissée. Au fond sont assises plusieurs femmes du feu roi sur les genoux desquelles repose le cadavre. La veille des funérailles, pendant la nuit, les gardes du corps du roi entourent quelques villages et s'emparent indistinctement des habitants à mesure qu'à l'aube ceux-ci sortent de leurs huttes. Ces prisonniers sont conduits au bord de la tranchée. On leur casse les bras et les jambes avec des massues et on les précipite dans la fosse ; ils y tombent sur le groupe des femmes qui soutiennent le corps du roi. Les sons des cornets, des tambours et des flageolets, mêlés aux hurlements d'une foule frénétique, étouffent les cris de ces malheureux. L'immense fosse est aussitôt comblée, tassée par les pieds de la foule et on élève au-dessus un tumulus en terre.

Or, ces rites sont tous anciens. En 1846, le voyageur Ibn Batuta écrivait les lignes suivantes sur la Chine et sur l'Afrique :

« Notre arrivée à Pékin coïncida avec la mort de l'empereur. La ville se mit en fête, les tambours et les trompettes retentirent, les jeux et les réjouissances durèrent un mois. On apporta le corps du Khan avec les cadavres d'une centaine de parents et de serviteurs. On construisit une grande voûte souterraine et on la revêtit de magnifiques tapis. Le corps du Khan y fut déposé avec ses armes et sa vaisselle d'or et d'argent. Quatre femmes et six mameluks furent descendus dans la crypte, chacun avec un vase plein d'eau. L'entrée de la crypte fut murée et on couvrit la fosse de terre, de façon à former une haute colline.

Ensuite, on amena quatre chevaux qu'on fit galoper autour de la tombe jusqu'à complet épuisement. On dressa au sommet de la colline une longue perche sur laquelle les chevaux furent empalés. Les corps des parents du Khan ci-dessus mentionné furent également déposés sous les voûtes, chacun avec ses armes et sa vaisselle. »

Chez les Bongos, les usages, relativement aux funérailles, ne sont pas moins remarquables. Nous apprenons, en effet, par le dernier ouvrage du docteur Schweinfurth que, dès que la mort est arrivée, le défunt est placé dans la même attitude que les momies péruviennes. On lui rapproche les genoux du menton, et il est maintenu dans cet accroupissement par un lien qui lui passe sur la tête et sous les jarrets. Réduit de la sorte au plus petit volume possible, il est cousu dans un sac de cuir et déposé dans une fosse profonde. Une pièce de bois d'environ quatre pieds de longueur est placée verticalement dans le trou, puis une espèce de niche est construite de façon à empêcher la terre qui remplira la fosse de peser sur son corps.

Cette précaution est également prescrite par la loi musulmane, qui, dans ce cas, ainsi que dans beaucoup d'autres, a probablement suivi une coutume africaine.

Les Bongos, par un motif qui, peut-être, donnerait beaucoup à réfléchir, ont la curieuse habitude d'orienter les deux sexes à l'opposé l'un de l'autre ; ils enterrent les hommes la figure vers le Nord, et tournent les femmes du côté du Sud.

Leur système médical est excessivement simple. En cas de maladie interne, dont on ignore la cause, le patient est couché par terre à côté d'une marmite, et aspergé d'eau très-chaude, au moyen d'une branche feuillue, etc., etc.

Quant à leurs idées religieuses, ils ne croient ni à l'immortalité,

ni à l'existence de Dieu. Ils n'ont aucun mot dans leur langue pour distinguer ces deux vérités abstraites.

Voilà sans doute une série de coutumes fort singulières. Nous en avons relevé beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'exposer ici. Ajoutons cependant que les Niams-Niams et les Pahonins font mieux encore que les précédents ; ils mangent avec délices leurs morts en famille, et parfois même ils déterrent les cadavres pour les dévorer :

Que conclure maintenant sur l'unité de l'espèce humaine ?

CAMILLE FLAMMARION.

ÉTUDE SUR LES HÉRÉSIES D'ARIUS ET DE NESTORIUS

(*Doctrine d'Averrhoës*)

Dans un premier article inséré dans *le Galiléen* du mois de mai 1877, nous avons promis une étude sur l'averrhoïsme; nous le donnons aujourd'hui après une interruption que nous pardonneront les lecteurs de cette revue, car elle est intéressante au premier chef. Si à l'école d'Alexandrie, nous avons vu en honneur Platon et Aristote, ces élèves de Socrate qui croyaient comme leur initiateur à la persistance de l'Esprit après la mort, et au pouvoir de les évoquer, ces Esprits toujours vivants, n'est-il pas utile pour nous, de bien connaître les phases diverses qui amenèrent la destruction complète des grandes écoles grecques et de la bibliothèque des Ptolémées à Alexandrie?...

Ainsi pour rattacher le spiritisme moderne (qui vient déchirer le voile tissé par 1200 ans de compression religieuse), au spiritisme antique des grands initiateurs grecs, devons-nous, dans un précis comme le permet le format de cette revue, développer ces phases avec rapidité, les voici :

Après Alexandre dit le Grand, il y eut un autre empereur universel, celui de Rome ; non-seulement tous les petits rois avaient disparu, mais les dieux de chaque dynastie avaient trouvé leur refuge à la ville des Césars, où s'entassaient les déesses et les autres dieux, venus de partout ; la critique philosophique et les voyages avaient ébranlé l'ancienne foi, et la puissance romaine lui porta le coup de grâce.

Le polythéisme se transforma en monothéisme.

C'était l'époque où Jésus de Nazareth, entouré de douze apôtres, prêchait la fraternité universelle ; et les juifs qui attendaient le sauveur de leur tradition, avaient des princes et des prêtres que la nouvelle doctrine lésait dans leurs intérêts ; ils firent mettre à mort le novateur.

Après ce grand missionnaire, ses apôtres préconisèrent la communauté des biens, et bientôt, il y eut entre les adeptes de la nouvelle

doctrine, une fédération qui devint très-puissante, et qui, de l'exercice de la pureté, du respect de Dieu et de la charité, passa aux tendances politiques.

L'empereur Dioclétien dut arrêter ces tendances, et, après des massacres réciproques, cet empereur mourut pour laisser la place à Constantin, profond politique, qui, à la tête des chrétiens, battit Maximin, son compétiteur au trône ; le vainqueur ceignit la couronne impériale, et s'il assembla le concile de Nicée et reçut le baptême, il écouta les Aruspices et créa une médaille où lui-même se déclarait Dieu.

Constantin amalgama autant que possible ; il fusionna les païens et les chrétiens, et, avec tout ce qui, dans l'antiquité, avait satisfait les vieilles superstitions, il institua le culte des reliques,

Les dieux n'avaient plus les mêmes noms qu'autrefois, mais ils furent recréés sous des figures nouvelles ; et les madones dorées, que nos églises possèdent, qui tiennent un enfant dans les bras, ne sont que la reproduction exacte du culte d'Isis, car cette divinité avait Orus, son fils, élevé aussi entre ses bras, et l'on décida que la Vierge Marie se nommerait mère de Dieu, et l'on concevait déjà la trinité préconisée comme elle fut dans la vieille Egypte.

Les rites païens se mêlèrent désormais à toutes les cérémonies chrétiennes, et dans toutes les agapes, on fêtait les calendes et les solstices des Grecs : il n'est pas jusqu'au rituel du vieux paganisme et son culte pompeux avec cierges, processions, tiare, mitre, bâton augural qui devint la crosse des évêques, jeûnes pour apaiser Dieu et chasser les démons, commémoration des saints, baptême, etc., etc. qui ne fussent devenus avec le célibat, et l'eau bénite, et les pèlerinages, et les reliques, les assises fondamentales de la nouvelle religion.

Puis, la *Transsubstantiation* et ses mystères s'ajoutèrent à ce replâtrage en grand qui fit tant réprimander Augustin par Faustus et qui, de nos jours, à fait dire à l'évêque Newton : « Le culte des anges et des saints, n'est-il pas à tous égards le même que l'ancien culte des démons et y a-t-il autre chose que le nom de changé?.. etc. » même ne voulant pas, dans les choses intellectuelles, avoir des rivaux, les prêtres chrétiens, s'appuyant sur la révélation, prétendaient que Dieu nous avait donné un critérium de toutes vérités, et aussi tout ce qu'il nous était permis de savoir. En un mot, sous Constantin, la religion devint un mystère politique.

Un prêtre du nom d'*Arius*, soutient à cette époque, que le fils n'ayant pas toujours été (son père étant né avant lui), il avait commencé d'être, ce qui détruisait, dans sa base, *les rapports du fils avec le père*, c'est-à-dire de Jésus-Christ avec Dieu ; c'était à Alexandrie, que cette dispute sur la trinité, éclatait, au centre intellectuel de l'Égypte. Cette terre des Pharaons, ne l'oublions pas, était le pays

de la Trinité. Donc, d'après Arius, plus de *Coéternité*, et, entre les trois saintes personnes de cette trinité, il y avait inégalité de condition, et *subordination*. Les juifs et les grecs lettrés, qui formaient la majeure partie de la population d'Alexandrie, riaient de l'égalité du père et du fils, leurs reparties spirituelles, excitèrent au plus haut point, Pierre, évêque d'Alexandrie, et Damase, évêque de Rome.

L'empereur Théodose condamna à mort tous les rieurs, ou bien il les priva de leurs droits civiques et les envoya en exil. Théophile, évêque après Pierre, fit de telle manière qu'une révolte générale eut lieu à Alexandrie, et dans la répression terrible par les troupes romaines, ce qui restait de la fameuse bibliothèque des Ptolémées et que Jules César n'avait pas brûlé, fut entièrement détruit dans le *Sérapéon*.

Qui ne se rappelle aussi, la célèbre *Hypathie*, cette fameuse élève de la doctrine de Platon et d'Aristote, qui faisait sur *Appolonius* des fameux commentaires, avec une éloquence qui attirait tout ce qu'Alexandrie avait de savants et de penseurs? et que Cyrille, évêque d'Alexandrie, fit lâchement massacrer, en ordonnant de couper son corps en morceaux? Après l'assassinat de cette femme célèbre, tout dut se ployer sous le niveau intellectuel imposé par l'Église intolérante.

A cette époque, *Pélage* prêchait en Occident, que le monde existait avant la chute d'Adam; condamné sur la dénonciation de S^t Augustin, il fut innocenté du crime d'hérésie. Ce Pélage tirait des conséquences importantes, de ce que *la mort n'était pas entrée dans le monde par le péché d'Adam*; à Rome, l'évêque Innocent le fit condamner, et son successeur Zozime, déclara, au contraire, que *Pélage était orthodoxe*!! L'empereur déclara, sur la pression des évêques africains, que penser comme ce rénovateur, était *un crime d'État*!! Dès lors, les doctrines de S^t Augustin prévalurent et les sciences humaines durent se conformer d'une manière absolue, aux absurdités de la création que nous raconte *la Genèse*.

S^t Augustin dit, de la formation du monde et au quand et comment le ciel et la terre ont été créés : « Tu as parlé et tout a été fait!!! » Le même Augustin reconnaît que les paroles du Seigneur sortaient successivement de sa bouche et cependant, il affirme que : « les paroles du Seigneur sont éternelles !!! » En somme, ce père de l'Église n'a pas de valeur philosophique et les contre-sens dont fourmillent ses œuvres théologiques, sont trop nombreux pour être tous relevés; détournant la bible du but qu'elle devait préconiser, *la pureté en tout*, il a laissé à ses successeurs, qui en ont usé et mésusé, ce dangereux désir de vouloir être les arbitres absolus des productions de l'esprit humain, soit dans les sciences, soit dans les arts et même dans l'industrie. Les vengeances ecclésiastiques, si redoutables, ont toujours sévi contre les chercheurs qu'ils ont appelé *des curieux coupables, qui voulurent surprendre les secrets de Dieu*.

Les procès intentés aux spirites, sont au XIX^me siècle une preuve de ces détestables tendances.

S^t Augustin a écrit que la terre *est une surface plane*, et que le firmament *s'étend au-dessus d'elle, comme une peau dont on forme les tentes!!!*

(A suivre).

P. G. LEYMARIE.

DIEU

(Imité d'Hohlefelt)

Nul œil n'a contemplé ta divine splendeur,
Et dans les sphères éternelles
Ton trône est élevé. Tout nous dit ta grandeur,
Car tes œuvres sont immortelles.

Le jour comme la nuit, Seigneur, parlent de toi,
Tout aussi chante tes louanges,
Un éternel concert et d'amour et de foi
Te glorifie avec les anges.

Un moment, pour ton œil, est une éternité,
Et jamais l'univers immense
N'a pu te contenir, car ta divinité
N'a d'égale que ta puissance.

Sans toi, sans ton amour, on ne peut rien de grand,
Car ton amour nous vivifie,
Et ta main nous conduit mystérieusement
Jusques aux portes de la vie.

Qui pénétra jamais dans tes divins secrets ?
De tes ans qui compte le nombre ?
Qui sut prévoir ou bien arrêter tes décrets ?
Qui pourrait mesurer ton ombre ?

Nous t'adorons, ô Dieu ! soumis et confiants,
Car ton règne est notre espérance ;
Tu te révéles à nous, Seigneur, à tous instants,
Dans les œuvres de ta puissance.

L'œil fixé vers les cieux, adorant ta splendeur,
Dans une éternelle prière
Nous marchons ton amour et ta foi dans le cœur,
Car ton nom seul est la Lumière.

O. H.

NÉCESSITÉ DU SPIRITISME

L'instruction et l'éducation sont choses excellentes en elles-mêmes; mais que l'on dise qu'elles moralisent l'homme, cela n'est pas entièrement vrai. Sans doute l'instruction, dévelop-

pant l'esprit et montrant le résultat direct ou indirect de toute action mauvaise, invite celui qui se sent porté à la commettre à s'en abstenir pour rester en paix avec les autres et avec lui-même. Sans doute une éducation bien dirigée peut inspirer jusqu'à un certain point l'amour de la vertu. Mais cela ne suffit pas dans le monde pour faire des hommes réellement vertueux. En effet, si l'homme instruit comprend parfois qu'il est de son avantage de faire le bien, il pense aussi souvent le contraire. Et ce qui le prouve, c'est que les classes élevées ne sont pas plus morales que les classes pauvres et ignorantes. Il y a peut-être même plus de petites bassesses, d'inavouables intrigues dans celles-là.

Quant à l'éducation, elle n'est presque toujours qu'un vernis cachant parfois bien des turpitudes et les rendant ainsi plus dangereuses. Au lieu de faire arriver à la vertu, elle habitue souvent les esprits à l'hypocrisie et à la lâcheté. Comme l'instruction fournit des armes plus terribles aux voleurs et aux assassins, l'éducation les couvre d'un manteau qui cache la noirceur de leur âme.

L'instruction et l'éducation peuvent élever la condition matérielle d'un pays ; quant à sa moralité, je ne le pense pas. Elles ne font que montrer que le bon est toujours dupe du méchant ; que la gloire, les honneurs, les richesses, le bonheur même appartiennent aux plus adroits. Or, les plus adroits ce sont ceux qui vont directement à leur but par tous les moyens, justes ou injustes, peu importe.

Mais, nous dira-t-on, ces sciences peuvent donner leur aide à la religion. La religion dit que les bons seront récompensés et les méchants punis. Or, l'instruction et l'éducation ouvrent l'esprit sur le bien et le mal.

Comment se fait-il alors que l'on n'arrive pas à de meilleurs résultats ? C'est que les religions ne reposent sur aucune base réelle. Elles ne peuvent pas apporter la conviction, d'où il suit que leur influence est nulle. Elles affirment, mais ne prouvent pas. On dit : « je suis catholique, je crois, » et on se trompe soi-même, car on ne peut pas croire tout ce que l'on veut croire. Une religion, de nos jours, est une mode que l'on suit, non parce qu'elle est nécessaire ou raisonnable, mais par caprice, comme on porte des vêtements larges ou étroits, longs ou courts. Ces messieurs qui remplissent si ponctuellement leurs *devoirs* de catholiques, s'ils étaient nés en Arabie, suivraient également bien les pratiques mahométanes.

Ces gens-là sont comme les moutons de Panurge, ils vont où on les mène.

La religion, comme on l'entend de nos jours, n'est pas ce qui est propre à arrêter l'homme dans la voie du mal. On ne croit plus à rien ; surtout parce qu'on veut faire croire des choses absurdes. Le prêtre ne prêche que pour l'établissement des doctrines matérialistes, sans le vouloir, bien entendu. Le nombre de ceux qui désirent se

persuader l'existence des mystères et des miracles catholiques, est de plus en plus faible. Il ne manque pas de gens qui se disent croyants; mais en regardant d'un peu près on reconnaît qu'il n'y a là que vil intérêt ou hypocrisie. C'est chez eux que l'on trouvera les plus profondément matérialistes. Qui sait, peut-être se sont-ils imaginé un Dieu pétri des vices les plus hideux qui déshonorent l'humanité? Qui pourrait dire quelles idées obscures et effroyables germent dans de pareils cerveaux?

La masse vit dans un doute continuel qui la rend superstitieuse, mais ne lui donne pas la moindre force pour résister aux convoitises de la vanité, de l'orgueil et de la matière.

L'homme qui n'a pas un but clairement désigné est ballotté, secoué sur la mer du monde comme un vaisseau sans boussole au milieu de la nuit pendant une horrible tempête et près de côtes dangereuses où n'existe point de phare. Les religions, au lieu d'être le phare, ressemblent souvent à ces feux qu'allument certains indigènes pour faire plus sûrement périr les passagers et l'équipage.

Les religions ont pu être relativement bonnes dans les temps de barbarie, auprès d'hommes presque sauvages qui n'auraient pu comprendre une croyance plus élevée. Chez eux un Dieu bon n'aurait pas été adoré, car le sauvage n'a d'admiration que pour la force brutale; de l'humanité envers son semblable passe pour une faiblesse ou une lâcheté. On ne pouvait donc frapper trop fortement l'esprit de pareils hommes pour les empêcher de commettre des cruautés. Il fallait suspendre au-dessus de leur tête une menace de damnation éternelle, de tourments infinis; leur montrer incessamment devant les yeux une puissance vindicative et terrible et leur inspirer ainsi une terreur qui paralysât leurs mauvais instincts.

Mais à notre époque une croyance semblable ne peut qu'être universellement rejetée. Si le catholicisme semble encore exister, ce n'est plus que comme une société politique ou industrielle, mais non dans le sens étymologique du mot religion. Au temps où la foi trônait dans un temple où les fidèles avaient les yeux bandés, a succédé un temps sceptique et qui veut se rendre compte de tout. Ainsi le veut le progrès. La période de transition entre une croyance obscure qu'on ne peut expliquer, et une croyance lumineuse est sans doute bien triste à passer. On serait tenté de regretter l'ancienne foi. Mais cette période est nécessaire. Nous sommes encore à la traverser. C'est le doute ou plutôt le nihilisme qui règne. Oui le néant, le chaos a ses apôtres; le hasard aveugle, inepte, stupide, injuste, a ses croyants et même ses adorateurs.

Mais, comme je le dis, ce n'est qu'une période transitoire qui devra finir bientôt. Le spiritisme bâtit la foi nouvelle, la foi inébranlable, parce qu'elle est basée sur la raison et la science. Il a eu des précurseurs, âmes sensibles qui ont compris d'instinct les découvertes qu'il allait proclamer et qui seront le credo du monde.

« Nous ne rangeons point parmi les maux, dit Lamennais, la mort pourtant si redoutée ; car c'est ou l'ignorance ou le remords qui la redoute. La mort, loin d'être un mal, est le premier des biens, puisqu'elle est le passage à un état meilleur, à une existence plus élevée, une transformation ascendante, et non, comme elle le paraît aux sens que trompent les apparences, une destruction. Quand le vêtement est usé, l'homme véritable s'en dégage, et libre des liens qui l'appesantissaient, des voiles qui s'étendaient entre lui et la vraie lumière, splendide et léger, il prend son essor vers des régions plus belles. »

Cet écrivain dit encore : « L'humanité ne tourne point dans un cercle fatal ; elle se développe incessamment, incessamment elle passe d'un état imparfait à un autre qui l'est moins, se rapprochant toujours du terme infini de sa tendance ; et c'est pourquoi, dès le commencement, il a été dit aux hommes : « Soyez parfaits comme Dieu est parfait. »

Comme on le voit, ce sont là des vérités affirmées par le spiritisme, mais ici seulement entrevues, pressenties. On ne peut se contenter d'un rêve, il faut une réalité religieuse bien évidente. Il ne suffit plus seulement d'une philosophie plus ou moins probable, il faut une croyance tellement évidente qu'elle saute aux yeux. En un mot, il faut une nouvelle science, celle de l'outre-tombe. Et cette science existe, je l'ai dit, c'est le spiritisme.

C'est lui qui fera ce que ni l'instruction, ni l'éducation, ni aucune religion ne pourrait faire ; c'est lui qui réveillera la conscience endormie ; c'est lui qui dissipera peu à peu toutes ces hypocrisies, toutes ces hontes, toutes ces faussetés, toutes ces lâchetés, tous ces crimes qui sont mêlés à notre civilisation, qui n'est en définitive encore que de la barbarie. Avec lui se fera la paix du monde !

Notre époque est pleine de confusion et de ténèbres. « On s'en va au hasard, dit encore l'éminent auteur que je viens de citer, emporté dans mille routes diverses par les souffles variables de l'opinion. Chacun suit sa pensée née hier et qui mourra demain. On ne s'accorde, on ne s'entend ni sur ce qui est à faire, ni sur les moyens. Les efforts opposés s'annulent mutuellement. L'un veut ceci, l'autre veut cela, selon la passion qui l'entraîne, la première idée qui le frappe. Les doctrines les plus insensées trouvent des partisans d'autant plus exaltés, d'autant plus fanatiques qu'elles choquent plus violemment la conscience et le bon sens. Et qu'advient-il de là ? Que, las de cette confusion anarchique, d'où visiblement il ne peut sortir rien de salutaire ni de durable, on se décourage peu à peu, on se retire, on se dit : A quoi bon lutter contre un désordre irremédiable ? A quoi bon se sacrifier sans profit pour personne ? Mieux vaut s'accommoder à ce qui existe et qu'on ne changera point, et là dessus s'occupant de soi seul, on fait comme tant d'autres et l'on s'enveloppe dans son égoïsme. »

C'est au spiritisme que reviendra l'honneur de fondre petit à petit toutes ces opinions en une seule raisonnable. Allan Kardec, le grand législateur spirite, a posé les bases d'une doctrine devant laquelle toutes les autres devront baisser pavillon. Il n'y aura plus qu'une croyance religieuse, comme il n'y a qu'une physique et qu'une astronomie. Plus tard tout le monde croira forcément à ces vérités du *Livre des Esprits* :

Dieu.

Le monde des invisibles.

La communication des Esprits avec les hommes.

La pluralité des mondes habités.

Le principe vital et les fluides nouvellement découverts.

Le périsprit.

La progression indéfinie de l'Esprit

Une seule espèce d'êtres dans la création, les anges et les démons, n'étant, les premiers, que des Esprits arrivés à un haut degré de perfection ; les seconds, que des Esprits arriérés sur la route commune, mais qui avanceront et deviendront bons.

L'âme se réincarne plusieurs fois sur la terre et sur d'autres mondes.

Etc., etc.

Ce sont ces principes prouvés par la raison et des faits matériels, par des expériences scientifiques d'un nouveau genre qui régénéreront le monde, ce que ne peuvent faire ni les sciences connues, ni les religions et encore beaucoup moins le matérialisme. Dieu veuille seulement que notre science ne reste pas trop de temps à s'implanter partout.

CH. MARCQ.

HISTOIRE DE DEUX AMES

(Nouvelle inédite)

Qui ne connaît le lac de Côme, ce lambeau du ciel d'Italie tombé entre les montagnes, ce merveilleux éden où trône la nature parée pour une fête éternelle. Les contours tourmentés des monts qui l'encadrent, la nappe limpide et bleue de ses eaux forment un saisissant contraste. Sur ses bords, les villes et les blancs villages se succèdent comme les perles d'un collier, puis, au-dessus, sur le flanc des collines s'étagent des jardins en terrasses tout garnis d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers ; plus haut montent les oliviers, et les vignes revêtent les pentes d'un manteau de verdure que trouent çà et là des villas gracieuses, peintes de couleurs tendres, entourées d'une ceinture de grands arbres ombrageant de blanches statues. Au fond de l'horizon se dressent les Alpes majestueuses, couronnées d'un diadème de glaciers. Sur tout cela, respire la

lumière du midi, lumière radieuse qui revêt de tons éblouissants les crêtes des rocs et les voiles des bateaux de pêche qui glissent nombreux sur le lac paisible.

Pour jouir de toute la poésie, de tout le charme de ces lieux il faut prendre une barque et gagner le large quand vient l'heure du crépuscule. A ce moment une brise légère ride les eaux et fait frissonner les tamariniers de la rive. L'odeur pénétrante des myrtes se marie aux douces senteurs des orangers et des citronniers. De tous les points du lac s'élèvent des chants. C'est l'heure où les « contadini », et les jeunes ouvriers des fabriques regagnent leurs villages en chantant des barcarolles; leurs mélodies arrivent à vous affaiblies par la distance. Dans le calme du soir elles semblent descendre du ciel. Bientôt à ces sons se joint le bruit des instruments de musique venant de la rive et des villas des illuminées. Le lac vibre alors comme une harpe. Et si, ajoutant encore à la magie de cette scène, la lune élève son disque étincelant au-dessus des montagnes, si sous ses rayons les crêtes alpestres s'argentent, si elle jette sur les eaux transparentes ses longues traînées de lumière, oh! alors, cet air enivrant, ces cieux si beaux, ces parfums, ces jeux de la lumière et des ombres, tout cela remplit votre âme d'une émotion inexprimable.

Le lac de Côme, dans sa partie sud est plein de grâce et de charme, mais plus haut, en se rapprochant des Alpes, son aspect devient sévère, imposant; les roches ont des formes plus aiguës, les monts sont plus abrupts; les jardins, les plantations d'oliviers font place çà et là à de sombres bois de sapins. (3)

Près de Gravedona s'ouvre une vallée étroite que parcourt un torrent babillard. Quelques modestes habitations y sont disséminées dans la verdure. Au pied d'une chute bruyante par laquelle le torrent se précipite des derniers contreforts, un moulin tout croulant de vieillesse fait entendre son bruit monotone. Un sentier tracé à travers les cytises et les noisetiers conduit à une chaumière qu'ombrent deux grands frênes. Autour de leurs troncs grimpent des guirlandes de vignes; elles enlacent les branches de leurs festons, et quand vient l'automne laissent pendre entre elles ces beaux raisins d'Italie, longs d'un demi-mètre, aux grains oblongs. La mesure disparaît sous une couche de lierre et sur son toit des graminées ont germé; entre les solives, des hirondelles ont dressé leurs nids; leurs petites têtes inquiètes se montrent au moindre bruit. (4)

Derrière la chaumière s'étend un vaste enclos envahi par les herbes et les plantes sauvages. Une étable vide et délabrée, ouverte à tous les vents, s'appuie à la haie touffue. Il y a quelques années tout cela avait un aspect bien différent. Le jardin entretenu avec soin était productif et agréable à voir. L'étable abritait deux chèvres et un âne vigoureux. Piéto Menone habitait cette mesure avec sa femme Martha et ses trois enfants. Toute cette famille vivait du produit de l'enclos.

Chaque semaine Piétro chargeait son âne Ruffo de paniers de fruits et de légumes, de jarres d'huile qu'il allait vendre à Gravedona.

L'hiver on avait le lait des chèvres, les châtaignes, et dans les longues soirées on tressait des paniers, on préparait les garnitures d'osier qui servent à préserver les "fiasquettes" de vin. L'abondance régnait alors dans cette demeure. Mais les mauvais jours vinrent. Piétro atteint d'une maladie grave, languit longtemps puis mourut. Il fallut vendre les chèvres et Ruffo partit à son tour. Le jardin délaissé ne produisit plus, la misère s'abattit sur la pauvre famille. Accablé par un travail au-dessus de ses forces, minée par la douleur Martha tomba malade à son tour. Pénétrez dans cet intérieur et voyez sur ce grabat cette femme vieillie avant l'âge, au teint jauni, aux joues creuses, aux yeux brillants de fièvre : c'est elle. Voilà ce que les veilles, les souffrances et les larmes ont fait de la robuste paysanne. Ses trois enfants sont près d'elle. Léna, l'aînée, fillette de 15 ans aux membres grêles, aux traits déjà flétris par les privations et l'inquiétude, est assise sur un escabeau près du lit ; elle répare quelques guenilles usées ; ses deux petits frères à demi-couchés sur la terre battue s'essaient à tresser une corbeille. Les murs sont nus, blanchis à la chaux. Dans un coin des feuilles de fougère amoncelées forment une couche pour les garçons. Une Madone de bois recouverte d'un lambeau d'étoffe jadis bleue, quelques grossières images de saints garnissent la muraille. Un pénible silence règne dans cette pauvre demeure, silence à peine troublé par la respiration oppressée de la malade. Un rayon d'or pénétrant par la porte ouverte se joue au milieu de cette misère.

Mais un bruit léger se fait entendre ; c'est le frôlement d'une étoffe sur le sable du sentier. Les enfants se retournent et poussent une exclamation joyeuse. Une jeune fille est debout dans le cadre de la porte. Est-ce bien une jeune fille ! n'est-ce pas plutôt une créature céleste ! Le soleil, illuminant ses tresses blondes, lui fait comme une auréole ; sa robe blanche, sa taille svelte la font ressembler à ces angéliques peintures de Senzio. Elle s'avance et à sa vue le visage amaigri de Martha s'éclaire d'un pâle sourire, les enfants l'entourent. De sa main blanche et douce elle presse les doigts brûlants de la malade. Son front se penche, elle lui fait entendre des paroles consolantes et amies. Une matrone ployant sous le poids d'un énorme panier entre à son tour, elle s'assied essouffée et le contenu du panier s'étale bientôt sur une petite table ; des provisions de toute espèce, des fruits, un flacon de vin généreux d'Asti, des vêtements, une couverture s'entassent sur le meuble trop étroit pour les contenir.

A l'air affectueux de la visiteuse, à l'empressement avec lequel on l'accueille, on devine que ses visites sont très-fréquentes. En effet la blonde jeune fille est l'hôte habituel de ce pauvre logis, comme de tous ceux de la vallée où il y a des affligés à consoler, des souffrances

à guérir, et c'est pourquoi on l'a nommée la fée des pauvres (fata dei poveri).

Storanti II. des mythes
Giovanna ou Jeanne Mezzo est née dans la villa dont on aperçoit de la vallée les terrasses blanchissantes. Ses 18 ans se sont écoulés dans ces lieux aimés du soleil et des fleurs. On dit que l'âme est attachée par des liens mystérieux aux régions qu'elle habite et qu'elle participe à leur grâce ou à leur rudesse. Sous ce ciel limpide d'Italie, au milieu de cette belle et sereine nature, Jeanne a grandi et toutes les harmonies physiques et morales se sont unies pour faire d'elle une merveille de beauté, de perfection. Grande, élancée, son teint blanc, ses belles nattes dorées, sa bouche mignonne garnie de dents petites et éclatantes, ses yeux d'un bleu profond et doux, en font une des plus ravissantes ~~filles~~ filles du Milanais. Orpheline à 13 ans, elle a conservé de la perte des siens un souvenir toujours vivant. Une expression de mélancolie a envahi son visage. Elle est devenue pensive, recueillie; son front rêveur se penche souvent vers la terre, où dorment les morts aimés. Une aspiration ardente la porte vers les choses d'en haut, vers Dieu, vers l'infini. Mais elle n'oublie pas le monde cependant. Un trésor de sensibilité, de charité ineffable est en elle. Toute peine, toute douleur éveille un écho dans son cœur. Elle a consacré sa vie à ceux qui pleurent. Elle ne connaît pas de plus douce joie, de plus attachante tâche que de secourir et de consoler les malheureux.

Ainsi s'écoule sa jeunesse, entre une tante infirme et une vieille nourrice qui veille sur elle et l'accompagne dans ses visites aux indigents.

Un incident est pourtant venu depuis peu rompre l'uniformité de cette vie et jeter le trouble dans l'âme tranquille de Jeanne. Un jour qu'elle suivait le sentier bien connu qui conduit à la chaumière des Menone, des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus du vallon, de larges gouttes d'eau tombèrent avec bruit parmi les buissons de noisetiers et le tonnerre, grondant tout-à-coup, remplit les gorges des monts de ses éclats retentissants. Elle gagna rapidement la chaumière. A peine entrée, l'orage se déchaîna derrière elle avec une violence inouïe, courbant jusqu'à terre les cimes des arbres et voilant l'horizon d'un épais rideau de pluie. Le torrent, grossissant à vue d'œil, mêlait le bruit de ses eaux aux clameurs de la tempête. Un jeune homme, vêtu d'un costume de chasse, tenant à la main un fusil, gagna la mesure en courant et demanda à s'y abriter. Pendant que l'orage sévissait au dehors, il put examiner à loisir le lieu où il se trouvait, et à la vue de ce délabrement, à l'aspect de Martha, étendue sur son lit de souffrance, il parut s'intéresser à son infortune et posa quelques questions auxquelles Jeanne répondit en baissant les yeux. La présence, le rôle de cet ange consolateur parmi ces malheureux le toucha. Il demanda à s'associer à cette bonne œuvre et la conversation s'étant engagée entre lui et la jeune fille, l'orage était passé depuis

longtemps et le soleil s'était remis à sourire qu'il ne songeait pas encore à quitter cette demeure où le hasard seul l'avait amené. Il se retira enfin, mais pour revenir souvent. Il ne se passait guère de jour sans qu'on le vît paraître à l'heure habituelle où Jeanne visitait la pauvre famille. Il restait là jusqu'après son départ, la couvant du regard, admirant sa grâce virginale, son exquise bonté pour la malade. Il finit même par prolonger ses visites bien longtemps après qu'elle s'était éloignée, causant d'elle avec Léna, accablant celle-ci de mille questions.

Quoique n'ayant jamais, avant ce jour d'orage, franchi le seuil des Menone, Maurice T... n'était point inconnu d'eux. Quinze ans auparavant un français, exilé disait-on à la suite d'événements politiques, était venu se fixer dans le pays. Il avait acheté au-dessus de Domaso, village qui borde le lac, près de Gravedona, une modeste habitation située sur une colline d'où la vue embrasse l'immense panorama des eaux et des monts, la Brianza, la Valteline et les grands pics des Alpes. L'exilé n'était pas seul, il amenait avec lui son fils, jeune garçon de huit à dix ans, dont la mère était morte en France. Maurice — ~~le fils~~ — en parcourant la contrée, en suivant les petits pâtres sur les rocs à la recherche des nids de palombes ou les pêcheurs de truites qui explorent le lit des torrents, eut bien vite appris la langue poétique et sonore de Dante et d'Alféri. Mais il fallut renoncer à ces joyeuses parties et un jour son père l'emmena à Côme, où ils prirent le chemin de fer de Milan. Arrivés dans la capitale de la Lombardie, le premier soin de l'exilé fut de placer Maurice dans une des meilleures institutions, puis il retourna s'enfermer dans le pavillon où il vivait seul avec ses livres et une vieille servante du pays. Maurice fit des progrès rapides. Sa vive intelligence, sa prodigieuse mémoire, le servirent si bien, qu'après quelques années n'ayant plus rien à apprendre dans l'établissement où il avait été placé, il dut poursuivre ses études à l'université de Pavie. En même temps que son instruction se développait, son caractère se dessinait, caractère singulier, mélange de sentiments généreux et durs. Maurice aimait instinctivement la solitude. Il avait peu d'amis. Les allures bruyantes et expansives des Lombards et des Toscans au milieu desquels il se trouvait, lui déplaisaient. Il vivait à l'écart, employant ses loisirs à la lecture de poètes favoris. Une curiosité profonde le portait aussi vers les études philosophiques. De bonne heure il chercha le pourquoi des choses, voulant approfondir les problèmes mystérieux qui dominent toute vie et qui, semblables au flux de la mer, chassés de notre pensée par l'impuissance, y reviennent plus impérieux chaque fois. Le sentiment religieux s'était d'abord manifesté en lui par un vif amour du catholicisme. Les pompes éclatantes du culte italien, le son des orgues, les chants, les parfums, la magnificence des édifices, du « Dôme » de Milan, merveille de sculpture dont les statues de marbre se profilent en légions innombrables sur l'azur

du ciel, toutes ces splendeurs du culte romain, remplissaient l'âme de Maurice d'une puissante émotion. Mais quand, les sens s'étant habitués à ces pompes retentissantes, sa raison voulut descendre au fond des dogmes, les analyser, les fouiller, quand déchirant le voile brillant et matériel qui cache aux yeux du vulgaire la pauvreté de l'enseignement catholique, il ne vit plus qu'une morale ternie, les principes du Christ faussés, un Dieu partial et cruel trônant sur un amas de superstitions, il chercha ailleurs une croyance éclairée capable de satisfaire son cœur et sa raison, son besoin de foi et de justice. Il se plongea dans l'étude des diverses philosophies, depuis les systèmes des écoles grecques jusqu'au moderne et desséchant positivisme. De ce prodigieux entassement de travaux, se dégaga pour lui une foi spiritualiste basée sur l'étude de la nature et de la conscience, et trouvant dans la communication intime de l'âme avec Dieu une force morale qu'il croyait suffisante pour maintenir l'homme dans la voie droite. Il soupçonnait que l'existence présente n'est pas la seule pour nous et que l'âme doit s'élever, par des vies successives, de mondes en mondes vers la perfection.

III

C'était surtout dans les voyages trop courts, à son gré, qu'il faisait à la demeure paternelle et pendant les excursions qui s'ensuivaient que sa pensée, stimulée par la poésie de la nature, s'élevait d'un élan rapide et fort vers Dieu. Il aimait alors à errer dans les gorges sauvages des montagnes, dans ces lieux tout retentissants du bruit des torrents et des cascades, dans les forêts de hêtres et de mélèzes, qui couvrent la pente des Alpes tessinoises. Le bruit du vent froissant les ramures et jetant dans la profondeur des bois ses notes plaintives et harmonieuses, semblables au jeu d'un orgue invisible, le murmure des eaux jaillissantes, le chant des oiseaux, jusqu'au bruit lointain de la hache frappant les troncs sonores, toutes ces voix de la solitude berçaient son âme et lui parlaient un langage de paix et d'amour. Sur les sommets baignés de lumière, sous les voûtes de verdure, sa prière montait vers Dieu autrement pure et ardente que dans les temples envahis par la foule. Les mille bruits de cette nature alpestre formaient pour lui une mélodie délicieuse dont il s'enivrait jusqu'au point d'oublier les heures et de laisser passer l'instant du retour. Mais il fallait s'arracher à ces fêtes des yeux et du cœur, pour reprendre le cours des études interrompues. Maurice passa ses examens avec succès. Hésitant ensuite entre les diverses carrières qui s'ouvraient devant lui, sur l'invitation de son père il fit son droit, fut reçu avocat et commença à exercer au barreau de Milan. Son éloquence hardie, entraînante, sa vive imagination, l'étude approfondie des causes à lui confiées l'eurent bientôt fait remarquer du monde des tribunaux; un bel avenir s'ouvrait devant lui s'il avait voulu soumettre son esprit aux subtilités de la chicane et se faire le satellite des puissants. Mais cette âme haute et fière ne pouvait s'abaisser à de tels moyens. Les intrigues et les turpi-

tudes des cours et des salons le remplissaient d'amertume, de dégoût. Le spectacle d'un monde oisif et corrompu étalant avec bruit sa richesse et ses titres; la cupidité, l'égoïsme montant à l'assaut de la société et la dominant; la probité chancelante; la spéculation effrénée humiliant le travail régénérateur; tous ces ulcères de notre époque de décadence et d'abaissement se montrant dans leur laideur aux yeux du jeune homme lui apprirent à mépriser les choses de ce monde, à s'en détacher de plus en plus. Dans la coupe des plaisirs où il avait voulu tremper ses lèvres, il n'avait trouvé que du fiel; l'amour tarifé, l'orgie brutale, le jeu stupéfiant étaient pour lui autant de monstres qui l'avaient fait reculer d'horreur. Avec de tels goûts, une disposition naturelle à la méditation, l'amour de la solitude, il vit se dénouer peu à peu toutes les relations qu'il avait formées. Ceux qui l'avaient accueilli d'abord, rebutés par cette rigidité, par cette misanthropie, qui s'exhalait en termes amers, disons-le, par l'absence de cette bienveillance si nécessaire au sage, s'éloignèrent de Maurice et le laissèrent à ses rêves. Le vide se fit autour de lui. Un dégoût profond saisit le jeune avocat. Il refusa les causes mauvaises ou injustes qui lui étaient offertes et vit ainsi se réduire le nombre de ses clients. Ses brillantes facultés restèrent sans emploi. Un morne abattement l'envahissait, lorsque de Domaso lui parvint la nouvelle que son père, gravement malade, le demandait près de lui. Maurice partit aussitôt.

(A suivre!).

LÉON D...

PRIÈRE

O Dieu, puisque ton bras puissant
Relève celui qui te prie,
Puisque ta main de père essuie
Les pleurs du petit et du grand :

Donne au faible, dans ta bonté,
Le courage dans la souffrance,
Donne au proscrit la liberté,
Donne au malheureux l'espérance.

Donne au petit ciseau des champs
Un nid pour abriter son aile,
Donne les roses au printemps,
A nos pasteurs amour et zèle.

Au vallon donne la fraîcheur,
Au laboureur moisson féconde ;
Enfin, garde-nous de l'erreur
Dont les rameaux couvrent le monde.

Guide toujours dans ton chemin
Celui qui t'invoque à l'aurore,
O Dieu ! que ta céleste main
Donne la paix à qui t'implore.

Que mon cœur entende ta voix,
Te bénisse et te glorifie,
Et que toujours tes saintes lois
Soient le seul phare de ma vie.

O. H

DU MAGNÉTISME

Une pratique assidue nous a donné l'assurance que par le magnétisme on peut soulager et même guérir bien des maux : nous ne le donnerons cependant pas, comme quelques auteurs, pour être souverain pour toutes les maladies. Il en est du magnétisme comme de tous les médicaments; appliqué, pour une même maladie, à deux êtres d'organismes différents, l'un est guéri et l'autre n'est pas même soulagé. Cela est arrivé bien souvent, même à des magnétiseurs d'une grande puissance ; car nous devons convenir qu'il est des êtres qui naissent avec une grande force magnétique, et la pratique la développe encore. Que de bien pourrait faire celui qui, né avec une de ces forces magnétiques, serait porté au bien, à la charité ! Et s'il y pouvait joindre des connaissances médicales, afin de reconnaître le tempérament et la maladie du patient qui se confierait à lui, et lui administrer ses émissions fluidiques en proportion de sa constitution, que de prodiges n'opérerait-il pas ? Il est des organismes qui peuvent supporter et ont même besoin de fortes magnétisations ; et d'autres auxquels il les faut lentes, graduées ; et si vous donnez à l'un ce qui convient à l'autre, le résultat ne sera pas celui que vous désirez.

Si les médecins voulaient s'adonner à l'usage du magnétisme et aux consultations somnambuliques, il en serait tiré un bien meilleur parti, j'en citerai deux exemples :

Un médecin de mes amis, assez habile, soignait un malade qui, après une forte gastrite, était la proie d'un typhus qui faisait craindre pour ses jours. Ce médecin connaissait la lucidité de ma somnambule, lucidité dont il avait été témoin, mais sans cependant s'y arrêter. Soucieux pour l'état de son malade, il vint me prier de lui permettre de la consulter, ce à quoi je me prêtai avec plaisir.

La consultation fut longue et minutieuse ; la somnambule l'éclaira sur quelques doutes qu'il avait et lui conseilla de modifier son traitement ; le tranquillisa sur l'issue de la maladie, et lui fixa le jour de l'entrée en convalescence. Les choses se passèrent exactement comme elle l'avait prédit, et j'eus la satisfaction de voir diverses fois mon ami consulter mon sujet dans des cas graves, se convaincre de l'utilité du somnambulisme et du parti que l'on peut tirer du magnétisme, qu'il reconnaissait devoir être un jour d'un grand secours aux médecins.

Voici l'autre cas : Le frère d'un de mes amis souffrait depuis plusieurs semaines de douleurs névralgiques à la tête, que rien ne sou-

lageait ; les médicaments semblaient augmenter la souffrance. L'ami vient me trouver et veut consulter ma somnambule, celle-ci conseille les magnétisations : on en fait part au médecin du patient, qui s'y oppose formellement ; mais le patient désireux de trouver du soulagement vient me prier de le magnétiser. Sûr de ne pas lui être nuisible, je le soumetts à l'influence magnétique ; en quinze minutes il dormait. Je le laissai plongé dans ce sommeil pendant près d'une heure, lui faisant des passes adoucissantes continues. Il ne ressentit aucun malaise pendant la magnétisation, il me pria de le laisser ainsi, tant il se trouvait bien ; mais je crus devoir le dégager, et il ouvrit les yeux, content de l'amélioration de son mal. L'amélioration dura jusqu'au lendemain. Les douleurs reparurent, mais moins fortes que d'habitude. Il revint, et je répétai l'opération de la veille. Après la troisième magnétisation, le malade était guéri ; cependant je le magnétisai encore plusieurs fois pour assurer la guérison.

Eh bien, malgré ce résultat, le médecin du patient conserva sa prévention pour le magnétisme, et continua à opiner que le somnambulisme était une supercherie.

Non, le somnambulisme n'est pas une supercherie ; c'est une grande vérité ; et le magnétisme une des grandes forces de la création ; mais l'un et l'autre doivent être employés consciencieusement, non pour s'en amuser, comme il en est fait usage en général, mais bien pour le soulagement de notre pauvre humanité.

L'ECHEVALIER.

CONFIDENCES

(Revista de Estudios psicologicos, de Barcelone)

Il y a en nous une tendance invétérée à nous moquer de tout ce que nous ne comprenons pas. Tout ce qui sort des limites étroites de notre intelligence, nous le tenons pour absurde, invraisemblable, ridicule et nous commettons bien des folies, des imprudences et des erreurs à cause de notre ignorance.

A Guanabacoa (Mexique), vivait un missionnaire sobre de paroles, mais riche de vertus ; aimant à contempler et à étudier la nature, il se plaisait à se promener dans les champs, où il passait une grande partie de sa vie pour arracher aux plantes le secret de leur existence, et rechercher leurs vertus médicinales ainsi que leurs influences nuisibles.

Cette conduite avait attiré sur lui l'attention générale ; les uns le citaient comme un saint, d'autres disaient qu'il était fou ; et au milieu de ces opinions contradictoires, le père Moreno passait une vie toujours sereine et douce. Il pardonnait les mauvais procédés à son égard, les plaisanteries dont il était l'objet de la part des paysans ; tantôt ceux-ci lui faisaient prendre une fausse route dans

la forêt, tantôt ils l'appelaient pour lui demander des sottises ; on allait même jusqu'à lui jeter des pierres. Mais lui, toujours calme, poursuivait son chemin imperturbablement, donnant réponse à tout, guérissant les malades, et prêtant une oreille attentive à tous ceux qui s'adressaient à lui soit par plaisanterie, soit sérieusement.

Toujours prévenant et discret, il avait des réponses heureuses. Un jour, une pauvre vieille, couverte de blessures et endurant des douleurs aiguës, s'arrêta devant lui et lui dit :

« Mon père, vous qui êtes si bon et si savant, ne pourriez-vous pas me guérir ? »

Le missionnaire la regarda avec compassion et eut pitié d'une aussi douloureuse décrépitude.

« Hélas ! ma fille, les racines du cimetière pourront seules te guérir. »

N'est-il pas vrai, en effet, que la mort seule peut délivrer les vieillards accablés d'infirmités du poids de leur enveloppe terrestre désorganisée et mutilée.

Le père Moreno n'était jamais sourd à l'appel qui lui était fait ; et on conçoit qu'un homme aussi sage savait bien quand on voulait rire de lui ; mais impassible et serein, il répondait au juste et au pécheur.

Un soir, une famille était assise devant une maison ; les jeunes gens et les demoiselles s'entretenaient agréablement et semblaient, par leur joyeuse humeur, disposés à s'amuser jusqu'à la nuit.

Au plus fort de la gaité générale, un jeune homme s'écria : « Voici venir au loin le père Moreno, nous allons un peu nous divertir ; nous l'appellerons et nous lui ferons croire que nous avons une personne très-mal qui demande à être confessée, et comme il n'est qu'un sot, il acceptera avec plaisir ; alors nous rirons bien en le voyant montrer le chemin du ciel à quelqu'un des nôtres. »

— Je serai la malade, dit une jolie enfant, qui ne comptait encore que dix-sept printemps. Aussitôt elle courut précipitamment vers sa chambrette, se jeta au lit en ayant soin de se bien couvrir et de donner à sa figure une expression marquant la souffrance et la componction.

L'inventeur de cette farce et ses amis allèrent à la rencontre du missionnaire et lui dirent :

« Ah ! père Moreno, c'est comme si vous étiez envoyé du Ciel ; notre cousine Inès vient de tomber malade ; nous ne savons ce qu'elle a, mais elle demande un confesseur ; venez donc avec nous. »

— Allons-y, répondit le père ; Dieu attend ses enfants les bras ouverts, et notre devoir est de courir où l'on nous demande.

Les garçons retenaient à peine leur rire et entrèrent dans la maison où les dames, tâchant de paraître tristes, ne réussissaient qu'à faire de mauvaises grimaces, ce qui amusait beaucoup nos jeunes gens.

Le père Moreno se laissa conduire dans la chambre de la fausse malade et resta seul avec elle. La confession dura un quart d'heure. En sortant de la chambre, le missionnaire rencontra tous les autres réunis qui lui livrèrent passage au milieu d'eux en tâchant de dissimuler leur belle humeur. Le bon père n'y fit aucune attention et se contenta de dire en s'arrêtant un moment : « Qu'on lui apporte le viatique ; la pauvrete se meurt. » A ces mots, les visages se détendirent et l'hilarité devint générale : tous se précipitèrent dans la chambre d'Inès, s'écriant joyeusement : « Tu as superbement joué ton rôle ! Et le viatique donc ! » Et tous se penchèrent sur le lit d'Inès. Mais bientôt cette joie se changea en stupeur et un cri déchirant s'échappa de toutes les poitrines :

« Inès n'a pas besoin de viatique !... Inès... est morte !

Toute la famille resta comme frappée de la foudre et la plus grande confusion ne tarda pas à régner. Enfin on se décida à faire ce à quoi on aurait dû songer tout d'abord, c'est-à-dire à aller chercher un médecin.

Celui-ci arriva et ayant examiné minutieusement Inès, il déclara qu'elle était morte, mais qu'il ne pouvait dire la cause qui avait déterminé la mort, car il ne découvrit sur son corps la moindre lésion qui pût le mettre sur la trace.

(A continuer).

(Traduit par JULIUS).

VARIÉTÉS

Un martyr. — *Episode de la soumission des Camisards.* — Laurent Boëton de St-Laurent d'Aigouzes, bourgeois riche, âgé et allié aux meilleures familles du pays, était un brave officier parvenu jusqu'au grade de capitaine et dont la révocation de l'Edit de Nantes avait brisé la carrière. Depuis lors, il avait vécu dans ses terres ; quelques paroles imprudentes l'avaient fait arrêter et il n'était sorti de prison que pour préparer sa vengeance. Lors du soulèvement de Cavalier, il avait pris les armes ; il avait été assiégé dans son château par une division catholique, et il s'était défendu avec une telle vigueur que Baviile lui avait offert une capitulation qui, contrairement aux usages de cette guerre, avait été scrupuleusement respectée. Boëton n'en était pas moins resté fervent ; il attendait chez lui, à Milhaud, le moment de prendre les armes, lorsque sa maison fut entourée par une compagnie de soldats commandés par le baron de St-Chaptes, marié à sa cousine germaine. On le conduisit à Nîmes, puis à la citadelle de Montpellier, où s'instruisit son procès. Il souffrit la torture avec une si admirable énergie que Baviile s'oublia jusqu'à insulter le patient. Il fut condamné à la roue, et mené au supplice. Durant le trajet, malgré le bruit des tambours, il ne cessa d'exhorter les spectateurs, dont plusieurs fondaient en larmes, « à persévérer dans la communion du Christ » Deux

religieux, placés à ses côtés, le pressaient d'abjurer, en lui promettant sa grâce au nom du roi. Il dédaigna de leur répondre et se contenta de lever les yeux au ciel comme pour lui demander la grâce de le délivrer de leurs obsessions. Un de ses amis qui se trouvait sur son passage, fut saisi d'une douleur si profonde qu'il se jeta en pleurant dans une boutique pour éviter sa rencontre. Boëton l'aperçut et demanda la permission de lui parler ; l'ayant obtenue : « Mon ami, lui dit-il, pourquoi me fuyez-vous ? Parce que vous me voyez couvert des livrées de Jésus-Christ ? Pourquoi pleurez-vous quand il me fait la grâce de m'appeler à lui, et de sceller de mon sang la défense de sa cause ? » Son ami, étouffé par les sanglots, ne pouvait répondre et il se précipitait pour l'embrasser ; mais les soldats, le repoussant, emmenèrent Boëton. Du plus loin qu'il aperçut l'échafaud dressé sur l'esplanade, il s'écria : « Courage, mon âme, je vois le lieu de ton triomphe ! Bientôt, dégagée de tes liens douloureux, tu monteras au ciel ! »

Il marcha ensuite au supplice avec un visage serein et la plus complète assurance, tandis que les spectateurs catholiques et protestants éclataient en sanglots. Il les consola avec une douce fermeté, et s'étendit lui-même sur la roue en faisant sa prière. Il y reçut les coups de barre de fer sans pousser un seul cri ; le bourreau ayant rompu tous les membres, l'attacha sur la roue, *les bras et les jambes passés sous le corps* et la tête en bas. Pendant cinq heures il demeura ainsi, le corps mutilé, couvert de sang, et, durant cette épouvantable agonie, il ne cessa de chanter des psaumes. Baille, témoin de ce long martyre, enjoignit alors au bourreau de l'achever. Un archer s'étant écrié qu'il fallait attendre la mort puisqu'il ne voulait pas renier ses erreurs, Boëton lui dit doucement : « Vous croyez, mon ami, que je souffre, et je souffre en effet, mais celui qui est avec moi me donne la force de supporter avec joie mes souffrances. »

Comme le bourreau s'approchait pour remplir les ordres de Baille, Boëton releva la tête et essaya de parler une dernière fois, cherchant à dominer le bruit des tambours qui n'avaient pas cessé de battre. Après avoir recueilli ses forces, il prononça avec ferveur ces dernières paroles : « Mes bien-aimés, que ma mort vous soit un exemple pour soutenir la pureté de l'Évangile, et soyez les fidèles témoins que je meurs dans la religion du Christ et de ses saints apôtres. » Quelques instants après, au moment où le bourreau s'apprêtait à lui donner le coup de grâce, il rendit le dernier soupir.

Le nom de Boëton n'était pas connu, combien d'autres martyrs restèrent ignorés ! Si l'on fouillait les catacombes de cette époque, que de glorieuses victimes en sortiraient !

(Extrait des *Quatorze années du Siècle de Louis XIV*, par
ERNEST MORET).

Après avoir lu cet extrait pourrait-on encore nous accuser de manque de charité, parce que nous nous permettons parfois d'attaquer loyale-

ment la religion catholique qui a inspiré d'aussi monstrueux crimes. Elle compte encore parmi ses chefs des prêtres intolérants auxquels il ne manque que le pouvoir pour être criminels.

Conseils d'un Esprit. — Mes amis, ne vous laissez jamais entraîner par l'orgueil et la vanité. Ces deux vices marchent de compagnie.

Ainsi, soyez fermes ; ne vous laissez pas induire en erreur par des Esprits fourbes et menteurs.

Priez, la prière chasse les défauts et les mauvais Esprits.

Faites la charité, quoique vous soyez pauvres. Songez qu'il sera tenu compte de tous vos bienfaits, ainsi que de tous vos méfaits.

Lorsque vous êtes tentés, demandez l'assistance des bons Esprits. Ils se rendront toujours à votre appel si vous avez prié avec foi. On se dit souvent : « C'est la foi qui nous sauve. » Avec de la foi vous parviendrez toujours à ce que vous désirez. Adieu.

Il y a encore, le jour des Morts, dans certains villages, des traditions locales qui se sont conservées, surtout en France.

Dans une partie du Bas-Poitou, de la Bretagne et du Maine, il y a une tradition assez curieuse. Pendant la nuit qui sépare la Toussaint de la fête des Trépassés, les paysans se munissent de brandons enflammés et parcourent la campagne. Les brandons qui ont ainsi servi sont soigneusement conservés ensuite, comme les rameaux bénits de Pâques et les arbres de Noël. Ils préservent, dit-on, les bestiaux de tout accident.

Dans les campagnes aux environs de Toulouse, on faisait encore, il y a quelques années, une procession nocturne dans tous les cimetières. Cette procession, cierge en main, dans les allées sombres et muettes, au milieu des tombeaux et des arbres funèbres, avec les chants lugubres du clergé psalmodiant le *Dies iræ* et les Offices des Morts, étaient la chose la plus terrible qu'on pût imaginer. Pour les femmes surtout, qui croyaient à chaque minute voir se dresser devant elles les revenants au long suaire blanc, cette procession n'était pas sans danger.

Voici une curieuse légende trouvée dans un recueil de récits scandinaves.

Quand vient le jour des Morts, dit cette légende, ceux des trépassés de l'année qui n'ont pas été directement en paradis, reviennent de la lune, où leurs âmes sont provisoirement internées.

De minuit à six heures du matin, ils sont ballotés par la tempête qui les pousse au-dessus du gouffre du Mælstrom. Là au clair de la lune, qui miroite dans l'écume des flots tourbillonnants, ils tournent jusqu'au chant du coq, avec une rapidité vertigineuse.

Au moment où les étoiles pâlisent, une croix étincelante apparaît tout-à-coup au zénith et s'avance lentement vers eux. En la voyant, tous les malheureux se précipitent vers elle. Ceux qui parviennent

à la toucher, sont sauvés et vont au paradis ; les autres retombent dans le tourbillon qui continue à les rouler impitoyablement pendant sept jours, après quoi ils disparaissent par le fond du gouffre, qui, comme chacun le sait, est l'ouverture de l'enfer.

Et pendant ces sept jours, les pêcheurs qui naviguent dans les environs entendent les cris de détresse des âmes en peine, entraînées dans la ronde à laquelle préside Satan.

Quelques dates — Quand Notre Seigneur Jésus-Christ chargea ses apôtres de répandre la pure lumière de l'Evangile dans le monde, il n'y avait autour de ces messagers de la Bonne-Nouvelle, que le Judaïsme et le Paganisme, les deux seules formes de culte.

Après la mort des apôtres, les convertis de chacun de ces systèmes manifestèrent bientôt le désir d'introduire quelque chose des traditions de l'un et de l'idolâtrie de l'autre ; ce qui, ayant été mêlé à la vraie religion, dégénéra bientôt en cette forme corrompue que l'apôtre Paul nommait *le mystère d'iniquité*. Elle a toujours existé dès lors, quoique sous un nom différent et sous une forme modifiée, c'est LA PAPAUTÉ.

Les dates suivantes sont celles des principales innovations et pratiques corrompues, introduites dans le Christianisme.

	An du Seigneur.
Invocation des Saints	375
Le Service en latin	600
La Suprématie du Pape	606
Le Culte des Images et des Reliques	787
La Transsubstantiation	1000
L'Infaillibilité de l'Eglise de Rome	1076
Le Sacrifice de la Messe	1100
La Vente des indulgences	1190
Suppression de la Coupe dans la Sainte Cène	1415
Le Purgatoire	1439
L'usage de la Bible interdit au peuple	1546
Les sept Sacrements	1517
Le Culte de la Vierge	1563
Le Symbole du pape Pie IV ajouté	1564

Le fameux Concile de Trente commença ses séances en 1545, et avant sa clôture, en 1563, les innovations et altérations de la foi ci-dessus indiquées furent sanctionnées ; elles n'ont point été modifiées et encore moins rejetées jusqu'au temps actuel.

Almanach spiritiste pour 1878, tel est le titre d'une brochure qui vient d'être publiée et que nous trouvons en tous points excellente pour servir à la propagation du Spiritisme. Au lieu de cette longue série de prétendus saints que l'on publie d'ordinaire, le calendrier donne les noms des bienfaiteurs de l'humanité. Cette brochure contient en outre : But et objet de cet almanach. — Qu'est-ce que le

Spiritisme ? — Enseignements spirites. — Fondements de la foi spirite. — De la médiumnité. — Deux questions. — Variétés. — Faits divers. — Le rendez-vous, conte spirite, par Paul Parfait. En vente, à Liège, chez M. Houtain, rue Florimont, 37.

Une belle charité. — La scène se passe dans un village près de Spa. Un incendie a détruit, jusqu'aux fondements, trois maisons de paysans. On voit encore des restes non complètement éteints. Un monsieur et une dame, élégamment vêtus, paraissent vivement impressionnés par ce spectacle.

La dame, s'adressant à une pauvre villageoise :

— Bonne femme, pourriez-vous m'indiquer où demeurent maintenant les pauvres gens qui habitaient ici ?

— J'en suis une, madame.

— Ah ! pauvre femme.... (puis parlant à son mari) Mon ami, faut-il lui donner quelque chose ?

— Oh ! oui, certainement !

Et la dame, avec des larmes dans les yeux, donna un sou.

Journal de Magnétisme. — Ce journal, qui a commencé à paraître le 15 octobre 1877, est publié par un comité de rédaction présidé par M. Bernard Ragazzi, 9, rue des Alpes, à Genève.

Cet organe est créé exclusivement pour la défense et la vulgarisation du mesmérisme. Cette science, qui date déjà de 1775, est à peine connue de nos jours. Le grand levier des journaux périodiques lui a manqué, son nom même n'est pas familier à tous.

Beaucoup savent qu'il y a un magnétisme minéral et terrestre, mais le magnétisme humain est ignoré. Il est du devoir de ceux qui connaissent cette science de la vulgariser autant que possible, et le grand moyen pour ce faire, c'est de se servir de la presse, dût-on même toujours répéter la même chose. C'est ce que M. Bagazzi et ses collaborateurs ont parfaitement compris. Nous saluons avec joie l'apparition de notre confrère, le *Journal de Magnétisme*.

(Quant aux conditions d'abonnement, voir sur la couverture).

Correspondance entre un catholique et un spirite, tel est le titre d'une brochure intéressante par M^{lle} Esnault. La *Revue spirite*, de Paris, en fait un compte-rendu très-flatteur. (Prix : 1 fr. port payé).